

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

L'Institut a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- Coloured covers /
Couverture de couleur
- Covers damaged /
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated /
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing /
Le titre de couverture manque
- Coloured maps /
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) /
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations /
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material /
Relié avec d'autres documents
- Only edition available /
Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion
along interior margin / La reliure serrée peut
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la
marge intérieure.

- Additional comments /
Commentaires supplémentaires:

Pagination continue.

- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated /
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies /
Qualité inégale de l'impression
- Includes supplementary materials /
Comprend du matériel supplémentaire

- Blank leaves added during restorations may
appear within the text. Whenever possible, these
have been omitted from scanning / Il se peut que
certaines pages blanches ajoutées lors d'une
restauration apparaissent dans le texte, mais,
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas
été numérisées.

LE FANTASQUE.

Revue Critique et Littéraire

DES HOMMES ET DES CHOSSES.

JE N'ORDRE NI NE COMMANDE À PERSONNE. JE VAIS OU JE VEUX, JE FAIS CE QUI ME PLAÎT,
JE VIS COMME JE PEUX ET JE MEURS QUAND IL LE FAUT.

Vol. 7.]

QUEBEC, 24 FEVRIER 1849.

[No. 28.]

LITTÉRATURE.

STRAFFORD SUR L'AVON.

CONTE FANTASTIQUE.

Quand vous avez parcouru la grande route et que vous avez jeté un regard de mépris sur les maisons de campagne des boutiquiers de Londres, deux pieds de jardin ensevelis dans la poussière, vous détournez à gauche; et après avoir marché encore long-temps; laissant de côté ces grandes voitures à deux étages qui portent des comtès entiers, vous arrivez à une petite rivière, cachée dans les herbes, qui boule lentement et dont les eaux vertes ressemblent de grands bœufs et le pasteur mollement assis sous un saule; comme le berger de Virgile; seulement, au lieu de chanter, il siffle un ouverturé de *Covent-Garden*, ou bien il mange un épais *beefsteak* en contemplant amoureuxment son troupeau.

Ce petit village qui plonge dans l'eau, et son bac qui crie, et ce long parc tout rempli de chênes séculaires, levez votre chapeau et saluez profondément, c'est *Strafford*; cette petite rivière, c'est l'*Avon*. Lève-toi, village; coule, rivière; flots légers; maisons blanches, et ce grand parc, c'est là que le grand *Shakespeare* a fait ses premières armes. Demandez aux garçons-bouchers du pays; ils relèvent fièrement la tête; et disent fièrement: *Will*, notre compagnon, le bon *Will*! voici sa chaumière, *milord*!

Quelle chaumière! mais elle vit encore. *Lord Northampton* a voulu l'acheter pour la placer dans son parc, vis-à-vis le tombeau de sa chienne favorite; mais le village n'a pas voulu la vendre: il aurait eu meilleur marché du *Parthénon* et des temples de la Grèce. Pour un franc Anglais, la Grèce est après *Shakespeare*. S'il vous plaît, frappez avec respect à la porte; une bonne femme vous ouvrira; vous verrez une petite porte dont les battants ont été changés bien souvent, et ce pauvre œuil de pierre; le sol s'est affaissé sous les pieds des curieux.—Me voici, bonne femme. Et elle reprend:—Entrez, *milord*!

La pauvre cabane! Vous avez entendu ces contes français où des ogres dévorent de petits enfants, et redressent leurs deux narines en disant: *Je sens la chair fraîche!* Vous prendriez la cabane où naquit *William* pour l'antre d'un ogre. Les murs sont encore assez rougis pour qu'on s'assure qu'ils ont été teints de sang; ce n'est pas une couleur rouge, mais c'est un noir si foncé, foncé, comme la rouille d'un vieux couteau; et au sommet des murs, de vieux crocs en fer qui semblent attendre des quartiers de victimes. On a toujours peur de voir sortir *Kaliban* de cet

antre ; Kaliban revêtu d'écaillés de poisson, et son sourd et atroce grognement. Que ferait là ce méchant poisson ? Par la reine Maie ! le grand Shakespeare en a bien fait d'autres ; il a fait mieux que des poissons mangeant à l'étal d'un boucher ; il a mis le ciel dans l'enfer, il a attaché les grillons à des chars, il a accouplé Falstaff au prince Henri, il a hurlé, ou l'on prie, prié ou l'on hurle ; il a fait entrer Antoine chez des constables, et la belle Egyptienne chez des religieuses : joyeux et terrible, chien et loup, dieu et homme, toujours homme même quand il est dieu, et cependant plutôt un dieu qu'un homme.

— Montrez-moi la chambre à coucher, ma bonne femme, que je voie toute la maison de William !

— Mon Dieu ! milord, l'escalier tombe en ruines ; c'est à peine si le pied d'une sauterelle oserait le franchir ! Voyez, milord, ces longues toiles d'araignées, cette poussière qui s'envole, ce plafond qui se penche, et ces brèches inégales ; il y a ruine, milord ; c'est plus noir encore que la cabane de l'apothicaire dans *Roméo et Juliette*. Il n'est pas douteux cependant que le grand homme ne couchât dans cette pièce ; on y voyait encore, il y a près de dix ans, un grand W entrelacé dans un cœur avec un B ; toutes les miladys inscrivaient ce chiffre sur leur album ; les murs sont chargés de vers de toutes langues, c'est une honte d'y avoir sali ces murs ! Mais aujourd'hui on n'y monte plus, milord ; il faudrait une fée pour oser grimper cet escalier vermoulu.

Et en même temps, la pauvre vieille poussait un profond soupir de regrets.

Justement le jour était à son déclin, un vent d'automne soupirait dans les arbres jaunés, la rivière s'annonçait au loin par un solennel murmure. Je m'assis sur le bloc de chêne qui avait servi à Shakespeare, je prêtai l'oreille au bruit qui se faisait au dehors ; j'écoutais le calme qui se faisait dans l'étage supérieur, quand je vis, à travers les crevasses du plafond (ce n'était pas une erreur), une lumière subite, une pâle et incertaine clarté. J'entendis des pas d'hommes.

— Voilà le sabat qui commence, s'écria la vieille ! Et elle prit la suite en fermant la porte sur moi.

Quelle vision ! J'aperçus Londres enveloppée dans un épais nuage de fumée, et traversée par la Tamise. Il était quatre heures, et les bourgeois se rendaient aux combats d'ours ; j'étais déjà de gros marchands en longs habits et en gros chapeaux. Au même instant, arrivait un beau jeune homme, pauvre et pâle, avec l'air d'un fugitif. Tiens mon cheval, lui disait un bourgeois, je te donnerai un penny. Et il tenait le cheval à la porte du théâtre, en disant : Voilà qui va bien ! Puis l'écuyer faisait un sonnet d'amour ; il lisait les vers d'Ovide et les récits de Plutarque. On lui parlait de deux roses ; alors il s'animait comme une sibille : en avant la joyeuse Angleterre ! en avant la vieille Angleterre ! en avant les joies du cabaret, les inquiétudes du combat ! rien que des noms de notre histoire ; que de pleurs ! que de cris ! que de fureurs ! Salut au More ! applaudissez le More matelot ; le More est un navigateur comme vous, comme vous il a été le maître de la mer. Voilà lord Leycester qui entre, la noble jarrettière est à sa jambe. Protégez le pauvre poète, milord ; dites un mot pour lui à la reine-belle, à la vestale assise sur le trône d'Orient. Milord, il existe une pétition contre *Henri III* et *Les Joyeuses Commères* ; les bouchers de Londres réclament, et disent qu'on leur fait tort.

Et la reine tranquillise ce grand poète, et les annales des trois royaumes se déroulent aux yeux du peuple anglais ; la fée est encore de l'histoire. Posez-vous sur le cœur de nos vierges, esprits du gentil Ariel ; que le malin Puck assiste à nos rêves, et nous réveille au milieu d'un songe d'été, pour nous montrer combien la nuit est belle ! Shakespeare a tout fait : il a fait mourir Brutus ; il a fait triompher la mère de Coriolan ; il a crevé les yeux du jeune roi Arthur. *Ne crevé pas mes pauvres yeux*, Huber ! Constance, Desdémone, Juliette, Octavie, quelles femmes ! quels pleurs ! quels drames !

Et je voyais tous ces héros, toutes ces femmes ; j'entendais tout ce fracas poé-

tique : c'était une danse mêlée, confondue, un bruit de gloire et de guerre, et des soupirs d'amour, et des cris de rage, et des regrets paternels. Qui a mieux écrit l'histoire que Shakespeare ? Qu'est-ce la prose coulante de Hume à côté de cette prose métrique et vive, à côté de cette passion qui s'emporte et qui s'enflamme ? Oh ! restez avec moi, ombrés, restez dans vos habits de fête, restez dans vos nobles attitudes. Seulement à côté d'Elizabeth, et à sa droite, je voudrais voir Henri IV près du comte d'Essex, regardant, spectateur intéressé, l'histoire animée de nos guerres civiles : brave prince qui devait y passer sa vie, et puis mourir au milieu de nos triomphes, par la raison qu'un fer sacré ne pardonne pas.

Je suis Anglais, et j'ai vu bien des choses ! J'ai vu la bataille de Waterloo et la victoire tomber dans nos rangs, comme si son aile eût été fatiguée, et qu'elle eût refusé de la porter plus loin ; mais jamais je n'ai imaginé quelque chose de plus beau que cette vision littéraire. Notez bien que je n'étais pas endormi, mes yeux étaient ouverts, qu'à chaque instant je me disais : Suis-je dans un rêve ? et que, dans une tranquillité contemplative, j'entendais toujours le bruit du vent et les murmures de l'Avon.

Un léger nuage qui se détacha du ciel vint m'enlever à toute cette féerie. La lune, qui se faisait jour à travers ces toits en débris, cessa d'éclairer les mansardes, de donner à ces vieux meubles l'aspect des biens de l'ancien temps, d'animer ces longues poutres et de les revêtir d'une robe d'innocence, comme une jeune châtelaine d'autrefois. Tout disparut, et je ne vis plus que la porte qui venait de s'ouvrir, et à cette porte, la vieille femme qui était allée chercher un voisin, esprit fort de l'ancien couvent, qui, les jours de vision, lui servait d'aide et d'appui.

— Depuis l'automne passé, me dit la vieille, j'ai remarqué cette lumière subite, et pourtant tous les volets sont fermés. Quand la chambre d'en haut s'éclairait, on entend des bruits de voix, des pas d'hommes, le dernier mugissement des taureaux qu'on abat, et les palpitations des jeunes chevreaux qu'on écorche. C'est le vieux boucher qui revient, qui trouve son fils à rêver et qui le bat. Moi, qui vous parle, j'ai vu passer là haut le chevreuil abattu par le pauvre William dans le grand parc que vous voyez là-bas, qui lui fit perdre l'état de son père, et qui lui valut tant de misère ! Tout cela est bien triste en vérité !

Je quittai à regret cette chaumière ; il y avait à la porte un arbre déjà vieux, tout jauni par les automnes, jaune et rouge comme des feuilles de laurier frappées de la foudre.

— C'est un rejeton de l'arbre de Shakespeare, reprit la vieille ; on dit que l'ancien était gros comme une montagne ; et il faut en effet qu'il ait été bien gros, car on en voit des morceaux dans tous les châteaux du Yorkshire et du Northumberland, et voici mon voisin qui en a encore toute sa maison pleine.

— A votre service, milord, dit le voisin.

— Et il me tira de sa poche un assez honnête fragment de buis, ciselé avec art, et qui avait à peu près la forme d'un galoubet champêtre, vieil emblème de la poésie classique, naïvement appliqué à la poésie de Shakespeare, au Jupiter de l'Olympe moderne, que personne jusqu'à présent n'a pu atteindre en Angleterre, excepté Byron et peut-être Walter Scott.

— M. A. L. . . , jeune brun de 1814, et vieux chauve de 1848, est le tuteur d'un coquin de neveu qui a, comme Fanchon, 15 ans et l'Espérance. . . d'hériter un de ces jours de son oncle. Hier, Charles L. . . rentrait triomphant.

— Qu'as-tu donc pour être si joyeux ? demanda l'ex-lion au lionceau.

— Je viens de faire une excellente acquisition. Un rasoir anglais magnifique pour 5 francs.

— Et qu'où diable veux-tu faire d'un rasoir ?

— Dam ! mon oncle, ce que vous faites d'un démolir.

LE FANTASQUE.

QUÉBEC, 24 FÉVRIER, 1849.

Le *Fantasque* sollicité, pressé de toutes parts d'exprimer son opinion sur la politique du jour, déclaré qu'avec le plus grand empressement à se prêter aux vœux parfaitement justes de ses innombrables correspondants, il lui est impossible de rien dire à ce sujet, vu qu'il ne se reconnaît plus au milieu du labyrinthe inextricable et incompréhensible qu'on est convenu d'appeler la politique du jour. En effet, il a beau jeter autour de lui des regards inquiets, il ne voit à l'horizon qu'indécision, qu'inconsistance, que contradictions au milieu desquelles il lui répugne de risquer sa haute réputation de sens commun.

Le *Fantasque*, désirant donc éviter de se compromettre, doit commencer par signifier positivement qu'il ne comprend rien ni aux hommes ni aux choses du pays. Les choses surtout lui paraissent inintelligibles; et quant aux hommes publics, s'il était forcé d'en penser quelque chose, il croirait qu'un bon nombre d'entre eux veut de l'argent, et que la grande discussion roule uniquement sur les questions importantes du quand, du combien et du comment.

Jadis il était facile se prononcer sur les affaires publiques car vous saviez alors clairement de quoi il s'agissait. Les uns étaient franchement conservateurs tories et les autres franchement libéraux, progressistes. Les premiers voulaient le statut quo avec tout ses abus et ses avantages. Les seconds voulaient la libéralisation des idées politiques sans s'y prescrire de borne. Les uns étaient blancs et les autres étaient noirs et chacun pouvait se jeter dans l'un ou l'autre camp, selon son goût et son penchant, sachant bien où il allait, mais aujourd'hui le gouvernement responsable a fait des hommes publics, des partis et des opinions; une immense omelette d'un gris sale et sans saveur.

D'abord les représentants élus pour s'opposer à l'union l'acceptent et le peuple n'en dit rien. Le Haut-Canada dépense chez lui un argent fou et nous dit que c'est pour l'avantage de Québec, et les habitants de Québec ne leur répondent pas, ce qui serait pourtant tout aussi vrai que si l'on faisait dans leur port de beaux bassins ce serait pour l'avantage des bâtiments venant du Haut-Canada. Ce n'est pas tout; M. Papineau est accusé dans la chambre d'avoir causé la rébellion, c'est à qui lui donnera là-dessus un coup de dent depuis le premier des ministres jusqu'au dernier des représentants. Vient après cela le Dr. Nelson, qui, dans un discours au sujet des pertes essayées par suite de la rébellion, déclare que si c'était à recommencer il agirait comme il fit en 1837. Puis MM. Hincks, Blake et autres; traitent tout haut sir Allan McNab et tous les tories d'être les véritables rebelles et d'avoir causé seuls la rébellion, ce qui n'empêche pas le journaliste-député de Montmorency de maintenir que c'est M. Papineau et sa politique qui ont amené cette rébellion. Le même personnage avait dit et répété que M. Papineau était allié aux tories et pourtant c'est lui qui les combat le plus chaudement, si bien que ceux de Montréal, comme ceux de Québec ont *grogné* à son intention.

Sous le ministère Viger, les ventrus de notre ville blâmaient les libéraux de Québec de se mêler trop de politique, et de ne pas assez s'occuper d'améliorations. Les mêmes ventrus, qui n'ont fait que changer de maîtres, crient aujourd'hui le contraire, et ne veulent pas qu'on demande d'améliorations de peur d'embarrasser le gouvernement. Il y a, dans toutes ces contradictions, de quoi embrouiller l'esprit le plus clairvoyant et même le *Fantasque*. Les anciens rebelles sont loyaux, les royalistes menacent de passer républicains..... C'est le bonheur que nous vous souhaitons à tous! *Ainsi soit-il.*

A l'assemblée des *loyaux* de Québec, tenue hier pour protester contre les résolutions de M. Lafontaine, il y avait beaucoup de personnes ne partageant pas l'opinion de ceux qui l'avaient convoquée ; car quelqu'un ayant proposé *trois hourras* pour Papineau, il y eut autant de voix qui y répondirent qu'il y en eut ensuite pour *grogner* contre lui. Il y a là une consolation pour les amis de ce monsieur : c'est que ceux qui l'approuvent parlent, tandis que ceux qui ne l'aiment pas *grognent*.

Hier deux tories faisaient de la politique de coin de rue de la manière suivante :

—Oh my ! my ! avez-vous jamais entendu parler d'une pareille audace, d'une pareille infamie ! Payer les rebelles, payer ceux qui ont voulu nous massacrer, nous ruiner, nous imposer une république ! Etes-vous prêt à vous soumettre à semblable tyrannie ?

—Oh never ! never ! never I say. Je quitterai plutôt le pays, et le gouvernement anglais s'arrangera comme il pourra.

—Vraiment ! eh bien moi, je ne prendrai point la chose aussi tranquillement. Nous avons parlé de cette affaire dans notre voisinage et nous avons bien décidé que nous ne laisserions jamais payer une somme comme celle qu'on veut voler aux *loyaux* pour récompenser la Haute-trahison.

—Fameux ! mais comment vous y prendrez-vous pour cela ?

—Oh ! il y a plusieurs moyens. D'abord en voici un que la *Gazette* de Montréal a suggéré. On n'a qu'à égorger les canadiens-français, à les faire disparaître de la surface du sol. Ils veulent soulever le lion britannique, eh ! bien qu'ils en subissent les conséquences.

—Oui, mais, j'y réfléchis un instant. C'est un moyen qui me paraît cruel et ma religion me laisse certain scrupule.... je pense aussi à une autre raison. J'ai établi un magasin d'épicerie qui commence à être joliment achalandé et, chose singulière, je crois que je ne vends rien qu'à ces scélérats de rebelles canadiens-français. Si on les égorge tous sans distinction que va devenir mon commerce d'épicerie ? Dites-moi donc quel est l'autre moyen ? S'il était possible d'empêcher l'abominable mesure de M. Lafontaine, sans répandre autant de sang, je préférerais cette manière à l'autre.

—Eh bien ce serait d'organiser une bonne bande de déterminés et de marcher sur Montréal et Monkland, de prendre le gouverneur, de lui représenter qu'il ne devrait point sanctionner l'acte de spoliation contre ses compatriotes et lui dire que s'il persiste, non seulement ses jours sont en danger, mais qu'il expose la domination britannique !

—Mais c'est de la véritable rébellion contre la reine que vous préchez-là. Moi je suis loyal et je n'aimerais point à me jeter dans de semblables excès. Massacrer tous les Canadiens serait encore quelque chose de passable, mais menacer le gouverneur, le représentant de Sa Majesté, je vous avoue que j'aurais de la peine à m'y décider.

—Au diable la loyauté quand il s'agit d'argent ! moi voyez-vous, je n'entends point raison sur cet article là. Voir faire au gouverneur le discours du trône en français m'avait déjà furieusement indigné ; pourtant, j'commençais à m'y faire ; mais je n'y tiens plus, quand on me dit qu'on va prélever des impôts pour payer les rebelles de Montréal. En attendant j'irai à la grande assemblée cet après-midi, protester par ma présence contre les audacieuses prétentions de M. Lafontaine.

—Comme cela vous n'avez point d'autre moyen de détourner cette calamité ?

—Oui, je vois qu'il est question de cela dans les journaux *loyaux* du Haut-Canada. Leur idée me paraît ingénieuse.

—Dépêchez-vous donc de m'en faire part.

—Voici ce que c'est. Il disent que le ministère ayant la majorité il serait inconstitutionnel de rien entreprendre contre sa mesure aujourd'hui par des moyens violents.

Mais les débetures qu'on va donner aux rebelles, ne sont payables que dans vingt ans. C'est alors que nous en empêcherons le paiement. Dans vingt ans nous serons au pouvoir ou la province sera un Etat de la république américaine.

— Bien trouvé ma foi ! J'aime mieux cela certainement que de tuer tous les Canadiens qui me font une petite fortune ou le gouverneur qui peut-être me ferait pendre. Protestons pendant vingt ans contre l'indemnité et d'ici à ce tems-là, on a le tems de réfléchir à ce qu'on devra faire alors.

Nos deux interlocuteurs se séparèrent enchantés de l'idée et bien décidés à se rendre à l'assemblée publique pour y pousser trois hurrahs pour la reine et trois grognements pour les rebelles.

Deux électeurs du comté de Montmorency discutaient d'affaires publiques, l'autre jour :

— Mais c'est drôle, disait l'un, notre membre ne fait rien en chambre, les gazettes ne nous apprennent rien de lui ; on ne le voit figurer dans aucun comité, ni proposer de bill ou de motion, ni faire de questions au ministère.

— Je m'en vas te dire ce que j'en pense, et t'en feras ce que tu voudras. J'avons entendu dire, par le gros Quenoche qui revient du Morial, que notre membre jouit un rôle qui ne nous fait pas honneur. Il paraît que les ministres y ont défendu d'ouvrir la bouche, excepté pour chanter des sottises à Papineau. N'y a pas eu d'autre Canadien qu'ait voulu se charger de c'te vilaine besogne-là. Fallait bin qu'il la prisse.

— Mais je ne l'avons pas envoyé au parlement pour ça ! Il devait s'opposer à l'Union.

— Justement ; mais j'nous sommes pas bin expliqués par devant notaire, et si nous lui demandons compte de sa conduite parlementaire, il nous répondra qu'il a fait son devoir ; puisqu'il s'est opposé à l'union en entretenant la zizanie !

Mon cher *Fantasque*,

Dans une lettre que je vous adressai le 25 novembre dernier, je me réjouissais de vous connaître, et je m'engageais à vous amuser, cet hiver, aux dépens des personnes plus ou moins ridicules que je devais rencontrer à cette époque de fêtes, de bals et de réunions de tout genre. Je me faisais fête, surtout, de vous introduire à certains messieurs et à certaines demoiselles de ma connaissance, qui vous auraient fourni de bons sujets pour rire, de piquantes critiques, d'excellents articles fantastiques. Je vous promettais beaucoup alors, mon cher *Fantasque*, et jusqu'à ce jour je ne vous ai encore rien donné ! Ce n'est pas ma faute, croyez-moi, et je suis chagrin plus que vous le pensez, de n'avoir pu tenir ma promesse.

Le carnaval, cette année, a passé presque inaperçu. Quatre grands bals où il y avait bien peu de monde, et où l'on voyait à peine un ou deux Canadiens ; quelques concerts, quelques réunions de familles, voilà tout ! De ma vie je n'ai pas encore vu un hiver aussi ennuyeux ! Le bal si attrayant pour moi, le bal qui me faisait battre le cœur en me rendant folle de joie, le bal aujourd'hui m'est insupportable ! Dans les réunions où je me suis trouvée, je n'ai vu que des figures étranges, indifférentes, des manières froides et réservées : danseurs et danseuses, tout le monde m'a semblé maussade. Plus de plaisir à danser les gracieux quadrilles, la gentille polka et l'élégante valse ! Plus de gaieté, d'abandon, d'esprit dans les conversations ! partout, chez tous gens, contrainte, insouciance !... Oh ! Québec, pauvre Québec, que tu es changée !...

Vous me demanderez sans doute, petit curieux, la cause de ce malaise, de cette monotonie qui régnaient dans toutes les réunions, cet hiver? Vous me demanderez qui a pu tendre partout ce voile épais, sombre d'ennui et de tristesse, à travers lequel l'œil chercherait en vain à voir quelque chose de beau, d'agréable?... Et je vous vois sourire malignement en attendant ma réponse, qui ne serait pas la vôtre, j'en suis sûre. Eh bien! je vous répondrai, sans hésiter, que c'est la politique, l'ennuyeuse politique qui a tout envahi; tout bouleversé, tout changé : hommes et choses subissent sa loi. Reine des salons comme de ces chambres parlementaires et des places publiques, la politique tient dans le même réseau jeunes et vieux, bourgeois et manants. Oh! l'affreuse politique! qu'elle m'a causé d'ennui, de dégoût et de déplaisir, cet hiver! Après un quadrille, une polka ou une valse, le danseur s'empressait de conduire à sa place sa danseuse, qu'il saluait à peine, pour quitter le salon et aller dans une chambre voisine fumer et s'amuser loin des dames, mais surtout dans le but de parler politique, de se quereller souvent pour des idées fausses et des principes malhonnêtes. Oh! les hommes, les hommes... je veux dire les fumeurs et les politiques, que je les déteste!

Croyez-moi, gentil *Fantasque*, si vous voulez que je sois votre amie, ne prenez aucune part à ces discussions ennuyeuses et interminables, ne vous mêlez pas à cette lutte insensée et ridicule où le bon sens est en défaut, où la raison faiblit! Mais, surtout, n'allez pas vous attaquer à ce fantôme qu'on appelle pouvoir, à ces ombres qu'on appelle ministres, à cette chimère qu'on appelle gouvernement responsable. Amusez-vous plutôt, amusez-nous aux dépens des trois; riez de tous, et nous rirons avec vous...

Je m'arrête, car je vous vois sourire, méchant *Fantasque*, des bons avis que je vous donne, et que vous trouvez sans doute étranges dans ma bouche. Une jeune fille parler politique! c'est étonnant, n'est-ce pas?... Mon doux! je suis loin de parler politique, puisque je désire que vous vous en absteniez vous-même! Oh! si vous aviez entendu comme moi, dans les diverses réunions, les ennuyeux entretiens d'hommes qui se disent politiques; si vous aviez vu tous ces sots personnages discuter, argumenter, raisonner (le plus souvent déraisonner); si vous aviez vu, dis-je, tous ces petits hommes d'Etat faire et défaire les gouvernements en quelques minutes, vous diriez avec moi: Oh! la politique, l'ennuyeuse politique!

Mais je reviens au bal, aux fêtes, aux parties de plaisir. Je vous ai dit plus haut que je ne me suis pas amusée, cet hiver, dans les réunions, parce que tout le monde m'a semblé maussade. Les hommes surtout étaient insupportables; au lieu de cette galanterie vive et enjouée, de ces attentions délicates si agréables aux dames, ils étaient pleins de sérieux et de froide politesse. Un seul s'est montré galant, empressé auprès des dames; c'est un commis-marchand d'un physique désagréable et d'une intelligence fort douteuse, qui m'ayant rencontrée plusieurs fois, a cru pouvoir m'adresser une déclaration dans un style si burlesque, que je me fais un plaisir de vous en envoyer une copie, en vous taisant charitablement le nom de l'auteur qu'il vous importe peu de connaître, j'en suis certaine. Voici comment s'exprime cet Abeillard de comptoir:

« Québec, 29 janvier 1849.

« Mademoiselle,

« L'estime et la considération que le monde vous témoigne, et la considération que j'ai acquise de votre mérite et excellentes qualités m'engage, mademoiselle, à vous manifester le secret de mon cœur et à vous déclarer ingénument mes amitiés que j'ai fomentées d'abord en étudiant votre agréable personne et mis en permanence dans mon cœur et qui je l'espère serais toujours, à moins que votre réponse soit négative, si au contraire elle est affirmative je me croirais plus heureux qu'Annibal après la bataille de Canne, car j'aurais pour amante une demoiselle dont le mérite éminent ne c'est jamais démenti et donc la beauté contemplative font le sujet de moi admiration.

« Je termine, mademoiselle, en sollicitant votre bienveillance de recevoir d'un œil affirmatif la présente protestation qui est une pure émanation de mes intentions amoureuses, si au contraire votre inclemence me répond négativement se sera pour moi une comotion électrique, car n'ayant plus d'espérance sur l'objet cher de mes vœux, je resterais indubitablement terrassé d'angoisse et comme pétrifié d'ennui, et si vous veniez me répondre incessamment, mademoiselle, quelque soit votre réponse favorable ou contraire, je n'en demeurerai pas moins.

« Votre censé admirateur. »

Comme vous voyez, le commis-marchand ne se mêle pas de politique; mais, mon doux! avant que de lancer une déclaration d'amour, ne devrait-il pas apprendre à s'exprimer? Nous avons bien ri, mes amies et moi, de cette *pure émanation des intentions amoureuses* du bel-esprit de boutique, qui pourra connaître, par la lecture de votre feuille, si j'ai reçu d'un œil affirmatif sa présente protestation.

Le carnaval est passé: je quitte sans regret et la robe de bal, et les fleurs, et les danseurs, et la musique. Je dis de bon cœur adieu aux plaisirs, aux vanités du monde pour embrasser la pénitence, qui me semblera légère après les ennuis que j'ai éprouvés dans la saison des plaisirs et des joies folâtres! Encore un mot, ami *Fantasque*, avant que de me séparer de vous. Croyez à mon estime pour vous, et comptez toujours sur mes promesses, que je remplirai avec plaisir chaque fois que l'occasion s'en présentera. Au revoir.

ANNA M...

On ne sait pas communément l'origine du mot *pataqués* ou *pa-t-à-qu'est-ce?* la voici:

Au temps du Directoire, un jeune homme était au spectacle dans une loge à côté de deux dames richement parées, et dont la conversation annonçait bien le peu d'éducation qu'elles avaient reçu. Le jeune homme trouve sous sa main un éventail. *Madame*, dit-il à la première, *cet éventail est-il à vous? — Il n'est point à moi. — Est-il à vous?* en le présentant à l'autre. *— Il n'est pa-t-à moi.* Le jeune homme dit alors en riant: *Il n'est point à vous, il n'est pa-t-à vous; je ne sais pa-t-à qu'est-ce.* Cette plaisanterie courut dans les cercles, et le mot en est resté.

Mme de P. . . lisait par extraordinaire l'Histoire de France; après quelque instants de lecture, elle dépose son livre et dit à une de ses amies:

— Voyez pourtant quelle injustice, on dit tous les jours le Grand-Condé, Henri-le-Grand, Napoléon-le-Grand. Pourquoi ne dit-on pas aussi Charlemagne-le-Grand? Il y a bien autant de droits que les autres.

CONDITIONS:

Ce journal paraît autant que possible tous les samedis. Il est rédigé et publié par un nombre indéterminé de collaborateurs. Prix: Sept chelins et demi par année, payable par semestre d'avance. Les annonces sont insérées à part sur un couvert, au prix des autres journaux, et vu l'immense circulation qu'on toujours obtient le *Fantasque* dans toute l'étendue du pays, on ne saurait choisir de meilleur voie de publicité.

Les collaborateurs publieront chacun de leurs articles sous une signature particulière. On n'admet aucune communication non accompagnée du nom de l'auteur.

IMPRIMÉ ET PUBLIÉ, POUR LE COMITÉ DE RÉDACTION,

Par FRÉCHETTE ET FRÈRE, Rue La Montagne N^o 13.